

An Immigrant's Story

Wanjiru Kamuyu | WKcollective



Revue de presse | *Reviews*

caminaktion.eu/immigrants | caminaktion.eu/en/immigrants

Wanjiru Kamuyu, An Immigrant's Story

Propos recueillis par [Claire Astier](#). Publié le 24/01/2022



Alors que la question identitaire a constitué le principal sujet des débats initiant la campagne électorale de cet hiver 2021, Wanjiru Kamuyu livre dans *An Immigrant's Story* une vision nette et tranchante de ce qu'est selon elle la migration. Dans ce solo, la chorégraphe, danseuse et comédienne s'interroge sur le sens de cette polémique alors même que se déplacer est l'une des caractéristiques propres à notre espèce. Après avoir créée une première version de cette pièce en 2020, Wanjiru Kamuyu présente aujourd'hui une nouvelle version d'*An Immigrant's Story* avec une accessibilité par LSF et par audiodescription pour une meilleure accessibilité de l'art et de ses débats à tous les publics.

Vous venez de recréer une nouvelle version d'*An Immigrant's Story*, avec l'ajout d'une traduction en LSF qui s'intègre à la dramaturgie de la pièce. D'où est né ce désir ?

Tout d'abord il faut savoir que ma maman était professeur pour des personnes non-voyantes. Ainsi, j'ai toujours eu une sensibilité spéciale pour l'accessibilité du langage. J'avais déjà travaillé avec un interprète LSF dans un spectacle pour lequel j'étais chorégraphe, *Love is in the Hair* de Jean-François Auguste, écrit par Laetitia Ajanohun qui a participé à l'écriture d'*An Immigrant's Story*. Lors d'une résidence de création pour *An Immigrant's Story* au CDCN de Toulouse, La Place de la Danse, j'ai rencontré Valérie Castan qui est danseuse et travaille en audiodescription. Elle m'a donné envie d'intégrer cette dimension dans la pièce. Je n'avais jamais intégré ce dispositif auparavant, tout simplement parce que je ne savais pas que réaliser l'audiodescription d'un spectacle était possible ! Puis j'ai invité Nelly Célérine, qui est danseuse en langue des signes, chanteuse et comédienne, à prendre part à la version accessible du spectacle. Je souhaitais que Nelly soit intégrée dans la pièce, qu'elle soit un personnage à rebours des traducteur.trices à la présence discrète, présent.es sur le côté, habillé.es en noir, qui signent puis disparaissent après chaque texte. Nelly s'est donc appropriée mon histoire

An Immigrant's Story, Wanjiru Kamuyu



Benjamin Kahn, Sorry, But I Feel Slightly Disidentified...



Mickaël Phelippeau, De Françoise à Alice



Mette Ingvarstsen, The dancing public



My (petit) Pogo, Fabrice Ramalingom

ainsi que les autres témoignages que j'ai récoltés ces dernières années. Nous avons ensuite travaillé sur le rapport que nous pouvions tisser ensemble sur la scène, les intentions de Nelly et ses états, afin que la communication LSF devienne une chorégraphie. Depuis cette rencontre avec Valérie Castan qui m'a fait découvrir cette possibilité, je me suis fait la réflexion qu'il était important d'intégrer désormais cette option à chacun de mes spectacles. L'accessibilité est très importante pour moi : récemment j'ai été invitée à jouer au Festival BAM créé par Tidjani N'Diaye : le public là-bas ne parle que Bambara, c'est pourquoi AllaDji Ismaïl Sy, un comédien, était avec moi sur scène pour faire la traduction dans cette langue. Nous avons effectué le même travail préparatoire que celui que j'ai fait avec Nelly Célérine, bien que nous ne disposions pour cela que d'un seul après-midi ! En Suède où nous nous rendons en début d'année, j'utiliserai l'anglais qui est ma langue maternelle. Si nous ne nous donnons pas les moyens de rendre accessible notre travail, alors pourquoi et pour qui le créons-nous ?

La danse et les signes sont faits de mouvements et d'intentions mais leurs finalités semblent tout à fait différentes dans la mesure où la langue des signes va justement chercher du côté du langage et impose une précision dans cet objectif, tandis que la danse s'en affranchit. Comment avez-vous articulé ces deux partitions ?

Dans la pièce il y a des séquences d'improvisation structurée pour lesquelles, je n'avais pas envie de transmettre à Nelly Célérine des mouvements inspirés de ma pratique, de mon corps. J'avais plutôt envie qu'elle travaille à partir de ses propres improvisations. Ensuite, il y a des passages très écrits et d'autres où l'on a créé ensemble des partitions à partir de ses mouvements. Enfin nous avons ajouté la couche du langage des signes. Pour cela, nous avons fait en sorte de prolonger le geste signé de façon à ce que tout le corps soit en mouvement et confère au signe, une intention, un message, une couleur. La réinterprétation du geste signé en chorégraphie prend alors différentes formes : par exemple lorsque je parle, Nelly peut signer ce que je dis ou bien signer « au-dessus » d'une base chorégraphique qu'elle interprète. Elle a donc des parties uniquement dansées et non signées et d'autres dansées et signées. Il y a même un fragment de la pièce au cours duquel nous dansons et signons toutes les deux afin de traduire les témoignages des personnes immigrées, diffusés via la bande son. Les « entendant.es » ne peuvent donc pas décoder l'intégralité de l'information chorégraphique de la même manière que les « malentendant.es » sont parfois dépossédé.es de certaines informations. Des entrecroisements et des interpolations se produisent, qui interrogent le public sur la nature du mouvement : qui dit quoi à qui, qui traduit quoi, qui traduit qui ?

La pièce présente des parties qui relèvent du stand up. Elles soulignent la grande qualité que vous avez en tant qu'oratrice et comédienne dans cet art typiquement répandu aux Etats-Unis, où vous avez travaillé de longues années. Ce sont des formes que l'on rencontre peu sur les scènes nationales en France, un pays dans lequel il y a une opposition traditionnelle entre la pop culture et la culture officielle.

Je suis Kenyane-(Nord)-Américaine donc je suis baignée dans une culture anglophone qui accueille, qui nourrit et qui cultive les talents multiples en chacun.e de nous. L'une de mes premières activités professionnelles s'est déroulée avec la compagnie Urban Bush Women basée à Brooklyn, New York, avec laquelle j'ai travaillé durant six ans. Il s'agit d'une compagnie qui engage des danseuses capables de prendre facilement la parole, de chanter et de danser. Du fait de ces facilités, j'ai aussi pris part à des comédies musicales, un registre fréquent aux Etats-Unis. C'est donc naturel pour moi. En France je n'ai pas du tout été comprise et je ne le suis toujours pas, mais petit à petit le milieu artistique me laisse plus d'espace pour être moi-même. Il me semble quand même qu'en France, lorsqu'un.e artiste circule à travers disciplines et genres artistiques, iel est facilement rejeté.e ou incompris.e et certain.e.s. programmeur.trices, chorégraphes et metteur.ses en scènes n'osent pas venir à lui.elle. Pour *An Immigrant's Story* dont le point



Smail Kanouté :
« Maintenir les consciences vivantes et singulières »



Johanna Mandonnet & Astrid Sweeney
« Un projet est toujours et avant tout une aventure humaine »



Pol Pi, daté-e-s



nodal est mon histoire personnelle, j'ai aussi souhaité produire ce geste qui transgresse les codes afin de montrer au public, aux créateur.trices, aux programmateur.trices, qu'il est possible de chanter, danser et jouer. Nous sommes multiples, nos talents, nos identités, nos façons d'être sur la Terre le sont aussi. Pourquoi mettre quelqu'un dans une case si étroite ? Je me bats contre ce phénomène qui éteint les singularités et en somme éteint les personnes : prends-moi comme je suis, j'écris mon histoire et je prends ma place. J'ai tout de même l'impression qu'il y a des petits pas en avant, des changements, même si c'est très, très lent. La polyvalence est mise en valeur de façon croissante.

Cette stricte répartition des fonctions tient à une conception française de l'art, assez élitiste et romantique, qui considère le juste rapport de l'auteur à son art comme la nécessité impérieuse de vouloir dire quelque chose. Cette conception disqualifie parfois les interprètes, tout du moins les catégorise différemment. Comment articulez-vous ces deux aspects de votre travail d'artiste : interpréter et créer ?

Au Kenya comme en Afrique en général, traditionnellement, le chant la danse et la parole vont ensemble, c'est une culture commune à l'ensemble du continent africain donc il n'y a pas cette hiérarchie ou cette séparation : on est griot, danseur.se, chanteur.se, musicien.ne et tout est mélangé. Traditionnellement. Pour *An Immigrant's Story*, je mobilise la danse, le chant et la parole. Non pas que la danse ne soit pas suffisante mais elle peut être très abstraite ce qui conditionne l'accès du public à son message, en fonction de sa sensibilité. J'avais simplement envie de rendre accessible le sujet de l'immigration à tous les niveaux, y compris pour ceux et celles qui n'étaient pas aussi sensibles à la danse afin qu'ils puissent entrer dans le spectacle à travers mes mots et ma voix. Ce sujet est si chargé politiquement que j'ai eu envie que mes mots y prennent leurs places, pas seulement mon corps, en ciblant la pensée des spectateurs. C'est très important pour moi.

Les expériences dont vous témoignez sur scène, notamment lorsque vous parlez de votre expérience du racisme à votre arrivée aux Etats-Unis, sont très dures. Et pourtant nous rions. Pourquoi avez-vous décidé d'inviter l'injure du racisme et ses stigmates au sein de votre œuvre ?

J'évoque mon histoire sans mettre de cadre ou d'étiquette. Il s'agit des mots et de la mémoire de mes seize ans et je comprends que l'ironie et l'humour que je convoque peuvent rapprocher ce moment de la pièce du stand up. Je pense que c'est important de témoigner de ces violents souvenirs car les gens pensent que c'est une chose du passé tandis que je vis le racisme chaque jour. C'est une réalité en France. Bien qu'il y ait un mouvement qui permette d'aborder ouvertement et franchement la colonisation et le racisme, ce n'est pas suffisant. C'est important d'adresser ces points frontalement, de donner ça en mots et de donner ça en corps. Il y a même une section dans la pièce où j'évoque la « chosification ». En tant que femme enveloppée dans une belle peau marron, je suis sans cesse exotisée et hyper-sexualisée dans cette société, racialisée aussi. Ce fut le cas de Sarah Baartman (la Venus Hottentot), Josephine Baker ou de Chocolat mais on ne doit pas nier que ce phénomène se poursuit aujourd'hui. La question à se poser est donc celle de savoir si nous devons porter des masques pour être accepté.es et si oui lesquels. Et par ailleurs jusqu'à quel point nous souhaitons être assimilé.es. Dans *An Immigrant's Story*, j'évoque l'histoire de quelqu'un qui se force à faire de larges sourires pour ne pas effrayer les gens car il est très grand et a la peau noire : les gens plaquent des stéréotypes sur son physique, des biais racistes du fait de leur ignorance et ont souvent peur de lui ! J'ai souvent des conversations avec des français.es : iels me disent que j'ai de la chance d'être en France car selon eux.elles, le racisme n'y est pas aussi ancré qu'il l'est aux États-Unis. Je leur dis qu'il s'agit en fait du même racisme, simplement habillé et porté autrement.

« An Immigrant's Story » fait part des mots racistes mais aussi des danses racistes, lorsque vous évoquez les stéréotypes associés à la place des personnes noires au sein de la scène artistique et chorégraphique. Le public reconnaît ces chorégraphies qui sont très marquées historiquement mais c'est encore une autre expérience que de leur faire face « en tant que public ».

C'est ce que j'appelle « chosification ». Ce n'est pas une danse raciste, c'est une danse qui exprime l'objectification, l'exotification du corps et son hyper-sexualisation. Quand je suis arrivée aux États-Unis, je suis devenue racialisée. C'était la première fois que j'entendais que j'étais Noire. Et quand je suis arrivée en France il y avait encore cette racialisation mais s'y sont ajoutés des regards exotisants et hyper-sexualisants qui se sont déposés sur mon corps. Ma peau est exotique, mes cheveux sont exotiques, la nourriture qui vient de chez moi est exotique, la musique que j'écoute, mes traductions et ma culture sont exotiques. Sarah Baartam, Josephine Baker, James Baldwin et tous mes ancêtres ont vécu la même chose et c'est encore le cas le 20 décembre 2021, si ce n'est que les processus menant à ces images exotiques se sont transformés. Pour exprimer l'évolution et la permanence de ce phénomène, j'ai eu recours aux clichés historiquement situés en France, ceux qui ont du sens pour un public français afin que les spectateurs soient en mesure de tisser des liens, d'observer ces mêmes phénomènes revêtus des costumes de notre époque.

À partir de ces constatations, quel regard portez-vous sur la scène artistique française ?

Je trouve que les représentations culturelles, artistiques, médiatiques sont hyper-sexualisante pour le corps des femmes. Peu importe ta couleur. Mais je me pose la question suivante : si l'interprète, la danseuse, n'était pas habillée d'une peau noire ou marron, est-ce que la scène évoquerait le même message ? De quelle manière les créateur.trices utilisent la politique des corps avec lesquels ils travaillent ? Lorsque je cite Josephine Baker en termes chorégraphiques, mon but n'est pas de montrer sa danse de bananes mais d'interroger la manière dont cette histoire est appropriée et transmise, de quelle manière ce corps qui n'a pas les mêmes codes qu'un corps européen, blanc, est utilisé et enserré dans une dramaturgie, au sein d'un espace ? Il est primordial de porter une attention à cette dimension de la corporalité et en particulier dans la production commerciale. J'ai vu récemment une photo d'un mannequin à la peau très foncée, habillé comme un tigre. Cette construction de l'altérité du corps de l'autre en contexte occidental et en particulier européen, dans une perspective aussi stéréotypée, m'a énormément dérangée. Il me semble nécessaire de comprendre « *how is it portrayed on stage, on screen, in print* ».

Dans votre pièce les mots « immigrant.es » et « migrant.es » reviennent souvent : est-ce que vous faites une différence entre ces deux termes ?

Dans la pièce je veux provoquer les privilèges et les non-privilèges tout autant que le stigmatisme qui surgit avec les étiquettes telles que celle d'« (im)migrant.e », bien que nous soyons tous (im)migrant.e.s. Je pose ainsi la question : « qui parmi vous a déménagé de sa ville natale ? ». Être mobile au sein de son propre pays de naissance amène à se confronter aux mêmes obstacles : créer un nouveau réseau, une nouvelle maison, trouver une nouvelle communauté alors même que nous possédons la même langue, la même « culture » à la base. Nous sommes des êtres vivants confrontés à des problématiques de territoire et d'espaces. J'ai récolté des histoires de français.es qui ont déménagé dans leur propre pays et qui témoignent des différences entre la province et la capitale : « Un voyage vers la liberté, la liberté d'être moi tout entier. Et puis une sensation d'être différent. Mon sourire est trop grand, je ne vais pas assez vite, mes vêtements ne sont pas assez chics. Apprendre les injonctions de la ville, me fondre, je trouve ça pas facile. Et puis ignorer le regard de l'autre, m'en fou, presque... Mon accent vient du sud, on ne

parle pas comme ça parce qu'ici c'est Paris et que l'accent doit être correct... Mes vêtements étaient trop vifs en couleurs donc j'ai changé toute de suite pour les couleurs gris, noir, bleu foncé ». Lorsque nous quittons notre pays pour un autre, nous ressentons les mêmes choses, à un degré différent bien sûr, mais sommes aussi soumis à une politique du corps : tel corps qui a déménagé, s'est déplacé, aura un degré de confrontation plus profond à ces obstacles. L'injonction d'assimilation et d'intégration sera d'un autre niveau mais repose sur les mêmes bases. Quelle est la différence fondamentale entre un migrant et un expat' ? Tout le monde se déplace ! Pourtant des étiquettes formulent des privilèges à l'égard de ces immigrant.es : certaines positives et valorisées alors que d'autres ne le sont pas.

Aujourd'hui le terme « migrant.e » me semble faire référence au doute quant à la destination d'un voyage, tout simplement parce que les frontières sont fermées. Pour certaines personnes, se déplacer implique donc de rester en suspens pendant de longues années en attendant d'obtenir les conditions d'un séjour régulier, sans savoir si le pays où elles ont élu domicile sera bien un pays de destination ou restera une étape transitoire.

C'est le politique qui crée cette peur de la société dans laquelle on essaie d'entrer. *An Immigrant's Story* essaie de formuler la question du choix sous le prisme de la nécessité. Ce n'est pas toujours un choix qui guide les parcours mais des questions de vie ou de mort : j'ai besoin de bouger pour vivre car les circonstances de ma vie m'obligent à sortir de chez moi. L'une des histoires que j'ai collectées est celle de Shukuru : « Je suis congolais et j'habite à Kakuma dans un camp de réfugié.es au Kenya. Je désire rester en Afrique. N'importe où mais qu'en Afrique ». Les occidentaux pensent que les africain.es veulent à tout prix venir chez eux, mais ce n'est pas le cas ! Nous ne souhaitons pas nécessairement venir en occident mais cela arrive, pour certain.e.s, du fait de circonstances. C'est tout, basta ! Beaucoup préféreraient être chez eux : individualiser les histoires c'est mettre en échec les dangers de l'histoire unique et rendre éloquentes les politiques d'immigration forcée. Qui est cette personne qui a traversé la mer à quatorze ans et demi pour parvenir en Europe ? Qui est-elle *au-delà* de cette histoire de réfugié ? Humaniser cette personne, connaître les histoires de sa famille, ses propres rêves met en échec les représentations *du* réfugié.

Avez-vous d'autres projets en cours ?

Je mène une recherche afin d'aborder le corps comme un espace de libération des mémoires et souvenirs qui y sont imprimés : ancestraux, familiaux, cellulaires, personnels, sociétaux. Je m'intéresse notamment à la psycho-somatisation en lien avec des Universités afin d'obtenir un corpus solide sur cette notion dans la perspective d'un spectacle vivant. Il s'agira d'une pièce plastique convoquant des paysages sensoriels, émotionnels, viscéraux pour les interprètes sur scène mais aussi pour le public. Il s'agit d'aborder la mémoire du corps dans ses effets dramatiques, comme l'apparition de maladies, signes d'un mal-être du corps. Une étude d'épigénétique étudiait l'adaptation du corps cellulaire à l'expérience traumatisante, par exemple par la transmission, de génération en génération, de prédispositions au PTS (Post Traumatic Syndrom). De même parfois le cancer peut être lié au stress émotionnel. J'observe que ma danse me permet de célébrer mais aussi de me guérir : prolonger cette perspective et utiliser le mouvement pour libérer le corps de ses contraintes et de ses souvenirs sera le thème de ma prochaine pièce.

Chorégraphie Wanjiru Kamuyu. Interprétation Wanjiru Kamuyu, Nelly Celerine (LSF). Dramaturgie et direction de production Dirk Korell. Auteure Laetitia Ajanohun. Musique originale LACRYMOBOY. Coach en LSF Carlos Carreras. Regard extérieur et coaching David Gaulein- Stef. Costume Birgit Nepl. Création lumière Cyril Mulon. Photos © Anne Volery – Palais de la Porte Dorée.

Geneviève Charras

L'amuse-danse !

dimanche 23 janvier 2022

"An immigrant's story": quand les langues se délient, se mélangent...La danse l'emporte et les corps parlent. Et ça fait "signe" !



Wanjiru Kamuyu Cie WKcollective France duo création 2020 An immigrant's story

Un corps porte-parole des stigmates migratoires, c'est ce que propose Wanjiru Kamuyu. Entre bribes de récit, chant et danse, son solo questionne sans fard la construction des identités et leur représentation mais aussi le statut et la place de chacun dans le fracas du monde.

Artiste cosmopolite, Wanjiru Kamuyu a vécu en Afrique, en Amérique du Nord et en Europe. Coté danse, elle est passée du classique, qu'elle a pratiqué au Kenya dans son enfance, au contemporain découvert aux USA mais également au butô. Ce nomadisme, ces

S'inscrire par mail

Mon profil Facebook



Le Musée sur Facebook



Labels

Danse Thérapie (4)
Journalisme (199)
Musée (121)
Pédagogie (18)
Performance (6)

Rechercher dans ce blog

Archives

▼ 2022 (14)
▼ janvier (14)

déplacements avec les transformations qu'ils induisent, la mixité des cultures traversées ont forgé son parcours et l'ont portée à questionner fortement certains sujets d'actualité. La notion d'immigration en particulier, avec ses catégories opposées, celle des privilégiés et celle des défavorisés, mais aussi les flux migratoires et leurs causes probables. Quitter, perdre et se réinventer, ailleurs... Comment s'y retrouver ? De quoi sommes-nous faits ? Quels regards, quelles images définissent l'étranger, en particulier le migrant ? Qui est-il pour lui-même comme pour l'autre ? Vibrant et dérangeant, son solo se fait le récit acéré d'une histoire de l'humanité nourrie par son expérience et des témoignages de migrants. Faisant corps avec son propos, Wanjiru Kamuyu s'échappe du cadre, manie parole et gestes, humour et tragédie, et questionne notre rapport à l'autre avec autant de conviction que de sincérité.

Sur le plateau entouré de chaises renversées, alignées qui donnent l'impression de frontières, de délimitation ou de herses -pièges à oiseaux- une femme apparaît dans un éclairage flamboyant. Soliste évoquant de sa voix et de ses gestes comme dans une incantation, un paysage corporel fait de jeux de mains, de doigts très véloces. Sa large envergure déployée; plexus solaire offert, chaleur et bonté rivées au corps. Elle ondoie dans son costume orange vif, sur place, puis sillonnant l'espace dans d'étranges tremblements fébriles. Secousses, balancements en offrande... Elle échange sa "première peau" pour une seconde longue robe découpée de lambeaux et s'adonne à franchir l'espace en sauts et manèges évocant le vocabulaire classique jadis acquis. L'épuisement semble la gagner, la désolation, la pesanteur de quelque chose: l'exil, l'altérité perdue lors de la migration qu'elle a "subi" loin de ses origines, arrachée à sa langue, à son terroir africain. Hésitations, mouvement de recul, abandon. Alors qu'auprès d'elle une autre femme traduit en langue des signes ses paroles et double sans la trahir, de sa danse gestuelle, les propos sur le déracinement.

Des signatures qui convergent

Danseuse, assurément, cette "interprète", Nelly Celerine traduit à sa manière et devient sa partenaire officielle. La complicité se raffermi, s'impose quand Wanjiru Kamuyu traversa une rangée de spectateurs dans la salle, lui cédant le plateau à part entière. La passation est belle et généreuse, complice, en osmose: langage des signes se métamorphosant en danse évidence qui transmet du sens et de l'image. Jamais la chorégraphie n'a rejoint à ce point la langue des signes et c'est un petit miracle que de voir s'incarner une telle alchimie! Duo de femmes soutenue par la musique qui elle aussi de

"Arabia Félix: Yémen, un gout d'éternité" de Rober...

"Solo Voice+": un CD de Françoise Kubler: et on dé...

"Graces": Sylvia Gribaudo en "pleines formes" !

"Biface": corps foux dans espaces déshabités....

"the Lulu projekt": Lulu la berlue !

"An immigrant's story": quand les langues se délie...

"Les oiseaux": un congrès à plumes, une assemblée,...

"L'enfant et les sortilèges": l'envers du music-ha...

"Bouger les lignes": cartes sur table sans GPS : p...

"Coeur instamment dénudé": Psyché, dé clic de l'amo...

Cham' à l'eau! Un singulier plongeur dans les eaux...

Barre au sol: tous à terre ! Fiat Lutz Eric ! Des ...

"Y aller voir de plus près": Maguy Marin, cartogra...

"L'urgence d'agir" de David Mambouch : façonné par...

► 2021 (115)

► 2020 (164)

► 2019 (275)

► 2018 (324)

► 2017 (428)

► 2016 (531)

► 2015 (694)

plus neutre revêt la rythmique africaine ou celle des cordes d'un violon. Tragédie de l'exil, du sacrifice du déracinement. Une voix off raconte l'histoire de la "femme de fer" à la voix chaude et rassurante, évoque la fanfaronnade qui se tisse à propos des "africaines" et des clichés liés à son image en Occident Mais, rebelles, nos deux interprètes se jouent des on-dits et dansent de plus belle, à l'africaine! Dans un duo jovial et joyeux, laissant exprimer leur identité profonde sans se museler pour plaire ou paraître aux yeux de notre société. Les corps se libèrent, racontent leur histoire d'origine dans des gestes rythmés, sautillants, empreints de sourires et de solidarité. Dans de beaux relâchés, dans une dérision et un humour non dissimulé. Combattre, se soulever à l'envi face à l'exil qui fait souffrir et reculer. Une vision très personnelle et politique de la condition de la femme africaine sur nos territoires européens, victime des flux migratoires qui catapultent "ailleurs" les corps et âmes sans se soucier du "déplacement" culturel et culturel des êtres de chair et de danse. Un hommage au migrant de toute origine sur le chemin du transfert, du déséquilibre, du renoncement.

- ▶ 2014 (936)
- ▶ 2013 (238)
- ▶ 2012 (83)
- ▶ 2011 (323)

A Pole Sud les 25 et 26 Janvier

Publié par Geneviève Charras à [21:11](#) 

0 commentaires:

Enregistrer un commentaire

Saisissez votre commentaire...

 Commentaire : 

M'informer

Article plus récent

Accueil

Article plus ancien

La Fleur du Dimanche

Blog culturel sur les Arts: littérature, danse, théâtre, musique, classique ou contempo plastiques, expositions, et des photos de fleurs.

mercredi 26 janvier 2022

An immigrant's story de Wanjiru Kamuyu: L'année commence bien avec elles

Il suffit d'être patient(e), tout finit par arriver... Malgré les surprises et les chausse-trappes du virus qui ont un peu chamboulé la manifestation de début d'année de Pôle Sud "**L'année commence avec elles**", quelques-unes tiennent bon. Il faut dire qu'elles en ont vu d'autres...



An immigrant's story - Wanjiru Kamuyu - Pôle Sud - Photo: Pierre Planchenault

Oui, Wanjiru Kamuyu en a vu, des villes, des pays, des gens, des situations et des questions, des horizons. Et des danses, qu'elle nous présente dans toutes leurs variations dans ce spectacle **An immigrant's story**, tout en interrogeant ce statut de migrante, avec des domiciles mouvants et variables, des repères qui n'arrêtent pas de bouger... Comme elle et son corps qui bouge aussi différemment, qui pratique de multiples variations de danse, de la classique dans sa jeunesse au Kenya, à la contemporaine et même au Butô, de New-York à la Floride, de Paris à Madrid, d'Amsterdam à Londres, de Grenoble au Burkina Faso, de Bordeaux en Afrique du Sud.



An immigrant's story - Wanjiru Kamuyu - Pôle Sud - Photo: Pierre Planchenault

Et son spectacle est imprégné de ces mouvements. Introduits par toutes ces langues qui se superposent sur scène avant que, dans le noir complet elle nous chante un air ancestral, elle laisse parler le corps,

Archives du blog

▼ 2022 (11)

▼ janvier (11)

[The Lulu Projekt au TAPS: Faire le mur avant la chute](#)

[Biface de Bruno Meyssat au TNS: des images mentale...](#)

[An immigrant's story de Wanjiru Kamuyu: L'année co...](#)

[Les Oiseaux de Walter Braunfels à l'OnR: La nostal...](#)

[L'enfant et les sortilèges de Maurice Ravel: L'en...](#)

[Bouger les lignes - La Compagnie de l'Oiseau-Mouch...](#)

[Coeur instamment dénudé de Lazare au TNS: Entre le...](#)

[Le veilleur, la veilleuse: Annie, Brice, Diva, Jea...](#)

[Et maintenant, en attendant le bilan de ce que 202...](#)

[2 janvier 2022: Qu'avez-vous fait en 2021 - de quo...](#)

[Vive 2022: Bonne Année ou année encore pommée? Le ...](#)

► 2021 (95)

► 2020 (99)

► 2019 (94)

► 2018 (97)

► 2017 (150)

► 2016 (133)

► 2015 (108)

► 2014 (106)

► 2013 (110)

► 2012 (122)

► 2011 (107)

Membres

magnifiquement, dans son manteau orange, puis dans une autre avec des bandes-lanières qui virevoltent autour d'elle alors qu'elle tourne comme une derviche, puis mue encore en laissant sa peau à terre et continue sur sa dynamique pleine d'énergie.



An immigrant's story - Wanjiru Kamuyu - Pôle Sud - Photo: Pierre Planchenault

Et accueille une autre partenaire, Nelly Celerine, à la fois danseuse mais surtout interprète en langage des signes, qui va, en traduisant pour un public malentendant le récit que nous fait Wanjiru de ses périples et le récit de ses expériences, mais aussi les questions qu'elle pose au public, puisqu'elle nous inclut dans son spectacle et nous rend visite dans notre confort de spectateur bien assis. Et le spectacle continue, chacune dansant sa langue, son expression, se retrouvant de temps en temps dans de beaux duos plus ou moins improvisés, par lesquels la relation se fait, se construit et le lien avec le public aussi, et avec toutes ces paroles des autres, des étranges étrangers.

La Fleur du Dimanche

An immigrant's story

Wanjiru Kamuyu

25 et 26 janvier 2022 à 19h00 à Pôle Sud CDCN

Chorégraphie : Wanjiru Kamuyu

Interprétation : Wanjiru Kamuyu et Nelly Celerine (danse et LSF)

Dramaturgie et direction de production : Dirk Korell

Auteure : Laetitia Ajanohun

Musique originale : LACRYMOBOY

Avec les voix de : Laetitia Ajanohun, Jean-François Auguste, Wanjiru Kamuyu, Dirk Korell, Pascal Beugre

Tellier, Smaïl Kanouté, Crystal Petit, Sibille Planques

et les témoignages de : Tout-Monde

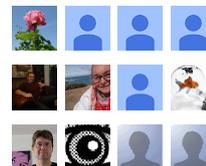
Coach en LSF : Carlos Carreras

Regard extérieur et coaching : David Gaulein-Stef

Réalisation audiodescription : Julie Compans – Accès Culture www.accesculture.org

Costume : Birgit Neppl

Abonnés (12)

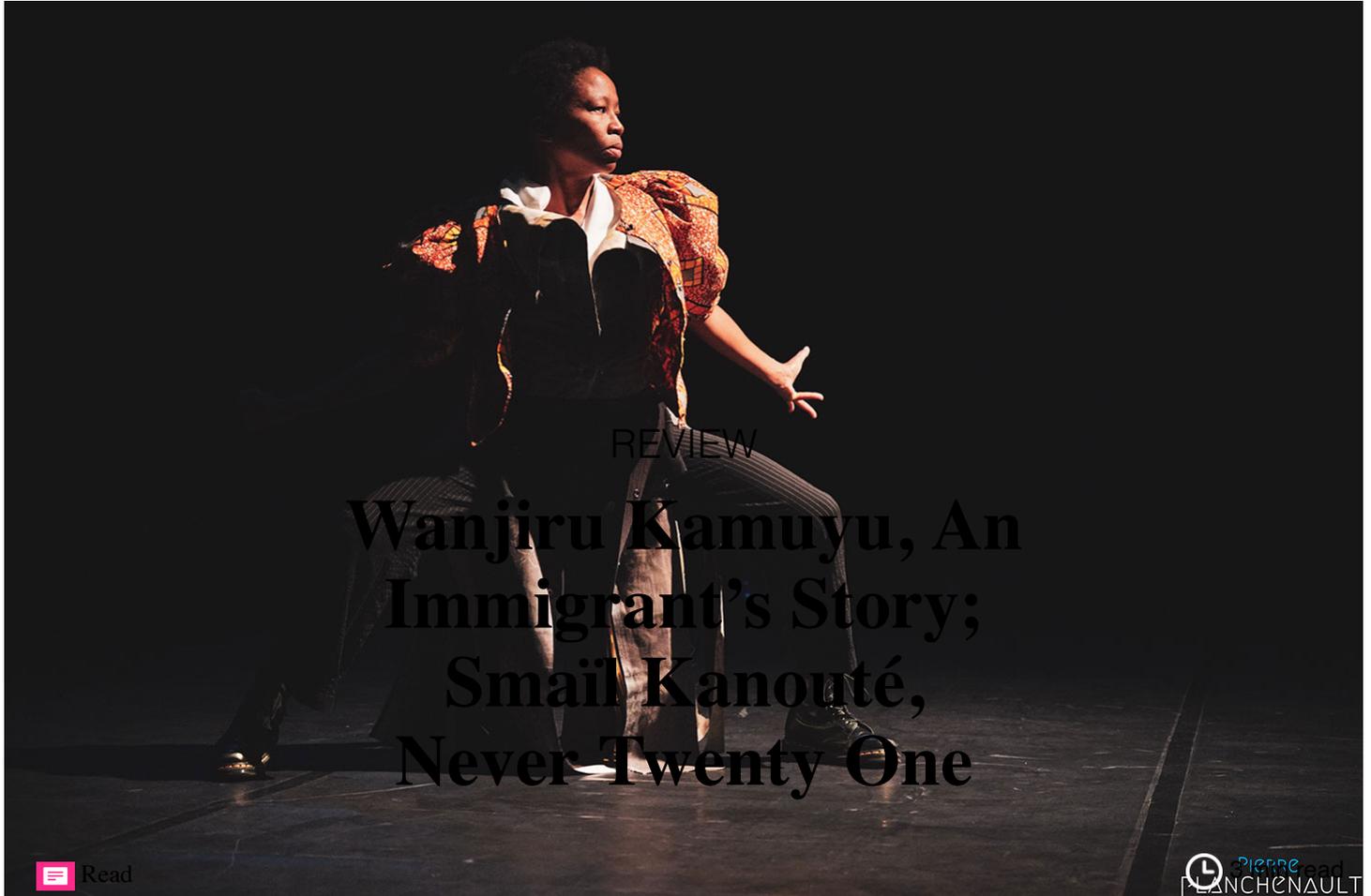


S'abonner

Qui êtes-vous ?

Lafleur Dudimanche

[Afficher mon profil complet](#)



Wanjiru Kamuyu, An Immigrant's Story. Photo © Pierre Planchenaut



[Charles A. Catherine \(https://springbackmagazine.com/author/charlescatherine/\)](https://springbackmagazine.com/author/charlescatherine/)

22 December 2020

Edgy performances at the edge of Paris that take us beyond our own horizons

'I am not an Athenian or a Greek, but a citizen of the world.' In a globalised world, there are two ways to practise Socrates' idea of the sense of belonging: encountering many communities, or combining them. In a double programme for a Covid-compatible restricted audience, [L'Espace 1789 \(https://www.espace-1789.com/\)](https://www.espace-1789.com/), theatre of Saint-Ouen, a struggling suburb of Paris, has – unusually for French stages – successfully united these approaches.

First, [Wanjiru Kamuyu](https://wkcollective.com/company/sample-page) (<https://wkcollective.com/company/sample-page>), presented *An Immigrant's Story* (<https://caminaktion.eu/en/immigrants/>), a colourful dance-and-text solo, true call for tolerance and fraternity based on the common discourses and attitudes she met while resident in Nairobi, New York and Paris, about migration, feeling home, racism, domination, difference or coexistence. Then [Smaïl Kanouté](http://www.smailkanoute.com/) (<http://www.smailkanoute.com/>), presented *Never Twenty One* (<https://caminaktion.eu/en/never21/>), a shadow-and-light male dance trio, true call for peace and responsibility through the denunciation of gun violence and its young victims in New York, Rio de Janeiro and Soweto. Both use recorded stories, narrative costumes, mixed dance, sophisticated lights. Here ends the comparison.

Kamuyu develops a very sensitive approach, alternating text bearing the political meaning spoken face to face with the audience, and inspired dance bearing the poetical load, going gradually from the feet in the ground to the head in the air. The autobiographical traces dissolve in the half-laughable, half-despicable wider experience of difference and racism that she presents in all its crudity. Alone on a stage bordered with a row of upside down chairs, she escapes from the ugliness of situations by always looking at the bright side, reinventing herself through movement, music, stories and clothes. Tearing her colourful wax doublet, she reveals a long sleeveless split coat she later turns inside out, before covering her hair with her shirt. More than a patchwork identity, Wanjiru Kamuyu embodies fusions of cultures through metamorphosis, ending in a joyful ritual dance that carries the promise of better days to come.



Smaïl Kanouté: *Never Twenty One*. Photo © Mark Marlborough

Kanouté made a very contrasting journey. From his short experiences in the Bronx or in Rio, he found creative youths all dealing with wrath and hope, real and symbolic violence, finding freedom in music and dance. Never twenty one begins with a short movie showing the slums of New York, like a peaceful morning after a night of battle. Though Kanouté never brings the weapons to light, their menacing shadow covers the stage so that, the three dancers appear and disappear like powerful ghosts, as do the white inscriptions, in English and Portuguese, borne by the black skin of their chests. The energy never stops, Kanouté and his two dancers deliver a fluid and dazzling hip-hop mixed with african dance, war postures, capoeira, sweat being the only redemptive water they seem to want. Slowly, he drives us to remember the lost ones by looking at the dark yet beautiful consequences of violence on young and innocent bodies, never forgetting in his complaint that 'Smaïl' sounds like 'smile'.

Echoing in our minds the #BlackLivesMatter struggle, both shows broaden our horizons. Their strong and neat impact comes out of the clarity they were made with. The precision of construction, the richness of their staging, the truth of their messages and, in a way, the tragedy they choose to talk about: everything contributed to make the audience feel part of the story, and not only as a monster. Dance absolutely took its place as narrator of heritage, and of the present.

[□ \(http://www.facebook.com/sharer.php?u=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/&t=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story;%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One\)](http://www.facebook.com/sharer.php?u=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/&t=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story;%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One)

[□ \(http://twitter.com/home/?status=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story;%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One](http://twitter.com/home/?status=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story;%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One)

[□ \(http://pinterest.com/pin/create/button/?](https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/)

[\[□ \\(http://www.linkedin.com/shareArticle?\]\(http://www.linkedin.com/shareArticle?mini=true&title=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story;%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One\)](https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/&media=https://springbackmagazine.com/wp-</p></div><div data-bbox=)

[mini=true&title=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story;%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One&url=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/\)](http://www.linkedin.com/shareArticle?mini=true&title=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story;%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One&url=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/)

The bottom line: two stories cross the global and the local to broaden our own horizons



27 November 2020, Espace 1789, St-Ouen, Paris

An Immigrant's Story

Choreographer & performer: Wanjiru Kamuyu / Dramaturge & producer: Dirk Korell / Writer: Laetitia Ajanohun / Original music composition: LACRYMOBOY / Costume: Birgit Neppi / Lighting: Cyril Mulon / Executive production: camin aktion / Co-production: Espace 1789 de Saint-Ouen, scène conventionnée de Saint-Ouen, La Manufacture CDCN Nouvelle-Aquitaine Bordeaux • La Rochelle, L'échangeur – CDCN Hauts-de-France, Musée National de l'Histoire de l'Immigration, Théâtre de la Ville – Paris

Never Twenty-One

Choreography: Smail Kanouté / Performers: Aston Bonaparte, Jérôme Fidelin aka Goku, Smail Kanouté / Outside eye: Moustapha Ziane / Sound and light design: Paul Lajus / Set design: Olivier Brichet / Body painting: Lorella Disez / Costume design: Rachel Boa, Ornella Maris / Production: Company Vivons ! / Co-production: Les Ateliers Médicis – Clichy sous Bois, Espace 1789 – Saint-Ouen, CENTQUATRE – PARIS, Les Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine Saint Denis, Théâtre de la Ville – Danse Élargie 2020

You may also like...



23/10/2020

"An Immigrant's Story" Une histoire de l'humanité, vibrante et dérangeante...

DANSE

"An Immigrant's Story" Une histoire de l'humanité, vibrante et dérangeante...

S'il était une raison à avancer pour dire combien cette forme singulière bouleverse, il faudrait la trouver du côté de l'implication de son interprète et conceptrice, Wanjiru Kamuyu, "faisant corps" avec son projet. Marqué définitivement à vif par les cultures du Kenya où elle est née, des États-Unis où elle a étudié, de la France où elle réside, son corps se fait le "porte-parole" des stigmates migratoires. De ces expériences fondatrices enrichies des rencontres avec d'autres migrants, s'est imposée une nécessité : celle de cette chorégraphie inspirée.



© Pierre Planchenault.

Au commencement étaient des conversations vives, échos de multiples langues chantantes confondues dans le même brouhaha qu'un cri va venir déchirer. Émergeant alors de la nuit du plateau, une forme humaine traversée par des spasmes et privée de parole se tord en tous sens, bras tendus vers le public. Un poing dans la bouche (le sien pour tenter d'étouffer sa révolte ou celui de l'opresseur lui intimant silence ?), le corps malmené se recroqueville, s'agite furieusement, tourne en rond, ainsi qu'une bête traquée.

Déarrassée de ses pelures, elle va tenter un équilibre incertain. Le choc du traumatisme du déracinement surmonté, le souffle retrouvé, elle trouve les mots pour dire le chagrin des

départs forcés, la tragédie d'avoir eu à renoncer aux parfums de sa terre... mais aussi l'accueil dévastateur des territoires "civilisés", ces sempiternelles remarques entendues en boucle sur sa sauvagerie supposée, prononcées sur le ton gougenard de la plaisanterie badine.

Alors, comment "se délivrer" d'une telle emprise douceuse ? Seul le corps peut avoir la puissance de faire entendre l'indicible. Se lançant dans une danse "sauvage", le sourire éclatant exhibant la blancheur de ses dents, elle singe dans des gestes attendus surjoués les a priori que les blancs contents d'eux-mêmes lui ont généreusement attribué, à elle et à tous les Africains et autres migrants basanés ou pas.

Rendant présente cette propension à mépriser le migrant, sous-classe du genre humain, elle échappe au plateau, lieu circonscrit de la représentation, pour s'élancer dans les gradins incluant ainsi les spectateurs dans son propos acéré. C'est qui ce "nous" qui parle avec suffisance, donnant de l'Histoire sa version qu'il veut universelle ? interroge-t-elle les yeux dans les yeux. La réponse vient, cinglante : *"Le nous de mâles blancs hétérosexuels, des êtres propres à rapporter la vérité"*.



© Pierre Planchenault.

S'échappant alors des haut-parleurs, la voix des invisibles tonitruue. *"Notre nous à nous, c'est celui des immigrés, des précaires de couleur... Je suis une masse que l'on ne distingue pas"*. Voix relayée par Wanjiru Kamuyu s'exclamant dans une adresse directe au spectateur bâillonné, massé dans les travées : *"Moi femme immigrée je ne dis rien quand je ne perçois pas. Je danse et tu ne comprends pas tout. C'est un bon début je crois, enfin il me semble..."*

Comment ne pas être conquis par tant d'intelligence prospective projetée avec autant de conviction et de sincérité ? Revêtant non sans fierté les tenues du continent qui l'a vue naître, elle se lance dans des danses libres accompagnées de la parole recouvrée. La notion d'identité figée battue en brèche, celle du doute et du trouble qui en résulte mise sur



© Pierre Planchenault.

l'avant-scène, la chorégraphe-interprète fait feu de tout bois pour faire résonner la petite musique de la différence ne pouvant s'accorder avec l'acculturation à relent d'ethnocide.

"Je garde mon accent, j'essaie d'articuler pour que l'on me comprenne". Assumant avec fierté son origine africaine mais/et refusant d'être réduite à la couleur noire de sa peau et encore plus aux clichés rebattus qui s'y attachent, elle égrène les noms de villes des trois continents traversés dans ce trajet migratoire suivi par beaucoup d'autres. Intégrant les vécus de migrants anonymes qu'elle a pris soin d'accueillir - certains sont invités dans la salle -, ses gestes déliés et sa voix ample et profonde nous disent in fine l'essentiel de ce qui la définit : *"Je suis femme ; chez moi c'est là où je crée"*. Silence. Tout commentaire serait dérisoire.

Création 2020 de la chorégraphe Wanjiru Kamuyu, donné le vendredi 16 octobre 2020 à La Manufacture CDCN de Bordeaux dans le cadre du FAB (2 au 17 octobre 2020).

"An Immigrant's Story"



© Pierre Planchenault.

Langues du spectacle : français, anglais, kiswahili.

Chorégraphie et interprétation : Wanjiru Kamuyu.

Dramaturgie et direction de production : Dirk Korell.

Auteure : Laetitia Ajanohun.

Musique originale : Lacrymoboy.

Avec les voix de : Laetitia Ajanohun, Jean-François Auguste, Jean-Philippe Barrios, Wanjiru Kamuyu, Dirk Korell, Pascal Beugre Tellier, Smaïl Kanouté, Crystal Petit, Sibille Planques et les témoignages de Tout-Monde.

Création lumière : Cyril Mulon.

Costume : Birgit Nepl.

Durée : 45 minutes.

Tournée

5 novembre : La Manéchine - Scène intermédiaire des Hauts-de-France, Pont-

Saint-Maxence (60).

24 novembre : Espace 1789, Saint-Ouen (93).

Du 4 au 6 décembre : Musée National de l'Histoire de l'Immigration, Paris (12e).

11 décembre : L'Échangeur - CDCN Hauts-de-France, Château-Thierry (02).

Yves Kafka

Vendredi 23 Octobre 2020

Source :

<https://www.larevueduspectacle.fr>

Par [Victoire Jaquet](#). Publié le 05/11/2020



A l'occasion du Festival des Arts de Bordeaux, la chorégraphe Wanjiru Kamuyu présente à la Manufacture CDCN sa nouvelle création, *An immigrant's story*, une pièce solo qui interroge la construction des identités individuelles au cours d'expériences migratoires. Ancrée dans l'expérience vécue de la chorégraphe entre Kenya, Etat-Unis et France cette pièce convoque des figures historiques et emprunte aux témoignages récents de personnes exilées, voyageurs, réfugiés et expat'. Wanjiru Kamuyu matérialise à travers gestes et paroles la périlleuse navigation qui s'impose lorsqu'au gré d'environnements, de contexte mémoriels et culturels nos corps et âme sont mis à l'épreuve.

Sillonner l'Ailleurs

Au commencement, le plateau est à peine éclairé. Une rangée de chaise disposée de part et d'autre du plateau, dossier face contre terre pieds métalliques en l'air dresse une série de pics qui condamnent l'accès aux coulisses, en fond de scène un siège vide. La lumière baisse, une rumeur s'installe, des voix, des langues résonnent et se chevauchent en anglais, italien et français. Un chant s'élève en langue Yoruba : une voix chaude et puissante se rapproche, la musique de la langue sonne comme un augure annonciateur qui invoque l'entrée d'une danseuse vêtue d'un ensemble dépareillé mi-urbain mi-tradi : chemisier de wax manche gigot, jogging adidas et boots épaisses, elle gagne l'avant-scène.

Une louche de lumière blanche révèle la silhouette de la danseuse, aussi enracinée dans le sol qu'étirée vers le ciel, la colonne dorsale est érigée par la tension. De puissantes contraction du ventre agite son échine ondulante tandis que ses bras-poings fébriles tentent de s'arracher au tronc et terminent de rompre l'élévation de la stature. La danseuse squatte un instant, répit furtif, elle se détourne au-delà de la lumière retire sa première peau. Comme propulsée au centre par une musique explosive, elle bondit et rebondit dans une combinaison grise, avec la légèreté d'une présence qui s'ajuste au

centre du plateau, sans vraiment s'y installer. Dans un geste de recule, son costume cède, il se déchire et la combinaison gris-sale se détache par pan entier. La liberté de mouvement n'est cependant acquise, l'esquisse d'une course à grandes enjambées entretient l'urgence, la tension ne s'apaise pas. L'intranquillité est palpable, sans érance, elle est induite par l'état de non relachement du corps. Cette tonicité spécifique du geste manifeste une emprise de la danseuse sur l'espace qui capte l'attention du spectateur.

Elle abandonne les lambeaux de toile de son vêtement de labeur et parée d'une chemise blanche immaculée et d'un pantalon noir ajusté haut sur la taille ressurgit dans une lumière plus douce, le chant s'est mué en incisif récit, elle conte le départ, les arrachements à l'enfance, à la terre natale, aux langues de ses ancêtres. La traversée transatlantique par les airs et la violence féroce du regard portée sur son nom, son corps et son accent. Propulsée par ses nouveaux semblables comme une Autre, elle décrit les invariants clichés que sa présence convoque chez ces nouveaux pairs – debout, face public, calme et implacable, la liste est trop connue, nos dents crissent... Elle poursuit son récit, la lumière inonde les gradins, l'obscurité confortable ne nous dissimule plus. Ce monologue corrosif narre l'intériorisation du racisme séculaire et sa perpétuation à travers l'usage de stéréotypes éculés à l'égard des immigrants africains.

Le dialogue créatif situe cette période entre la quête et la découverte, sans manipulation, ni scandale, l'instance du discours ne triomphe pas du mouvement, elle écume au-dessus d'un courant profond. Enoncées en français l'acuité de ces paroles résonnent piquante dans notre contexte hexagonal. Ce coup de projecteur sur les mécanismes d'infériorisation, de chosification et de marginalisation interrompt la danse et interpelle frontalement le public : qu'elle place occupons nous dans cette histoire ?

Du fracas de l'Histoire... à son décentrement

Elle reprend, accroupi au sol, le dos se déroule, la détente reste contenue. La légèreté des pas, des sauts, des bonds et rebonds, convoque les danses état-uniennes de la fin du XIX^{ème} siècle : quelque chose dans l'opposition des bras et des jambes rappellerait le *Cake-walk*, alors que le twist des hanches, le jeu des genoux ou le kick des jambes arrière semble convoquer plutôt le *Charleston*. Ces danses de revues qui firent le prestige du Music-Hall français traversent le temps jusqu'à nous ; l'exécution est précise, le geste est vif, tranchant et sans relâche, mais le regard fixe, exorbité et le sourire forcé ne masquent pas la nervosité volontaire qui tend le corps. Dans un rythme soutenu, une séquence se répète puis se segmente, presque mécaniquement, dans une ardeur intense qui donne la sensation d'être effectué comme au bout d'une apnée : le groove se grippe, le sourire grimace, la danse chute. Face au sol un tremblement traverse, comme un courant électrique, le corps de la danseuse.

Cette évocation, plus qu'une simple exhumation du jazz, propose une relecture qui souligne les tensions politiques inscrites au coeur d'un répertoire chorégraphique. Ce jeu de citations, se poursuit après, la story-teller mobilise les récits choisis d'exilés contemporains et l'histoire de la cheffe Wanga wa Makeri combattante anti-colonialiste au Kenya.

Ainsi *An Immigrant's Story* parvient à nouer avec harmonie la danse et le texte au-delà du biographique dans une réflexion historiographique qui interpelle quant au danger d'une Histoire unique et honore les histoires individuelles. Mais cette plongée ne se limite pas à une narration, car dire ne dit pas tout. Dans ce dialogue, la danse insiste discordante, elle perce et régénère dans notre espace mental mondialisé la figure du migrant : incertaine et solide apte à tous les décentrement pour s'écarter des sommations fracassantes de l'histoire et du présent, elle exalte la force et la résilience créative des identités migrantes et invite une curiosité apaisée.

Vu à la Manufacture CDCN. Chorégraphie et interprétation Wanjiru Kamuyu. Dramaturgie et direction de production Dirk Korell. Auteur Laetitia Ajanohun. Création lumière Cyril Mulon, Musique Originale Lacrymoboy. Costumes Birgit Neppl. Stagiaire Yvan-Loïc Kamdem Djoko. Regards Robyn Orlin, Jean Gaudin et à David Gaulein-Stef. Photo © Pierre Planchenault.

<https://www.maculture.fr/critiques/wanjiru-kamuyu/>

Wanjiru Kamuyu : « Je n'ai pas le privilège de faire de la danse pour la danse »

 africultures.com/wanjiru-kamuyu-je-sens-profondement-que-je-nai-pas-le-privilege-de-faire-de-la-danse-pour-la-danse/

December 2, 2020

Elle est issue d'une double culture, kenyane et américaine. Danseuse et chorégraphe, Wanjiru Kamuyu est ouverte aux collaborations diverses et aux univers pluriels*. Mais elle aspire aussi à la construction de son propre répertoire avec sa compagnie WKcollective avec laquelle elle monte ses projets solos. Le cinquième, *An Immigrant's Story* a été créé en France au Festival International des Arts de Bordeaux, peu avant le second confinement. Dans le contexte de la crise sanitaire et malgré le report des dates qui devaient suivre cette création, elle ne baisse pas les bras. *An Immigrant's Story* sera à nouveau programmé en 2021. Elle travaille activement sur un film autour de ce solo avec le réalisateur Tommy Pascal, en partenariat avec le Théâtre de la ville de Paris et le Musée de l'Histoire de l'Immigration qui le diffusera sur son site le 12 décembre prochain. Totalement engagée dans son projet, Wanjiru Kamuyu revient sur la création d'*An Immigrant's Story*.

Vous avez été confrontée très jeune aux questions liées à la migration et ce que ça implique. Qu'est-ce qui a déclenché l'envie de donner corps à ces questions à travers la danse ?

J'ai travaillé en 2017 en tant que chorégraphe sur Euroculture, un projet socioculturel qui réunissait soixante-cinq jeunes d'Europe de l'Est et onze réfugiés venus d'Afrique et du Proche-Orient. Leurs histoires m'ont beaucoup marquée. Certains récits étaient terribles. J'ai réalisé à quel point j'étais privilégiée dans mon parcours de migration. Je suis issue de deux parents avec deux cultures différentes. Je suis née au Kenya – le pays de mon père – à 16 ans, j'ai immigré aux Etats-Unis chez ma mère et maintenant je suis en France. Et cela grâce à un passeport bleu sur lequel est écrit « United States of America ». Tous les migrants n'ont pas le même statut, ni les mêmes privilèges. Je me suis interrogée sur cette hiérarchisation dans la migration. En quoi elle crée les limites d'accès à un territoire et en quoi elle freine l'acceptation de l'Autre ? Au cours de mes recherches j'ai réalisé que mon passeport américain me permet d'avoir accès à 147 pays sans visa, 142 pour un passeport français et 42 pour un passeport Kenyan ...



©Cyril Mulon

La bande son est entrecoupée de bribes de voix qui évoquent dans différentes langues le vécu de certains migrants. Ce sont des témoignages que vous avez recueillis dans le cadre du projet Euroculture ?

Les témoignages entendus dans le cadre d'Euroculture ont été une première inspiration qui a nourri mes réflexions sur mon propre parcours. Ceux que l'on entend dans *An Immigrant's Story*, je les ai recueillis lors du premier confinement avec l'aide de Dirk Korell, directeur de production qui a également travaillé à la dramaturgie du spectacle. J'ai échangé avec dix-neuf personnes originaires de pays et de milieux divers et dont les parcours de migration étaient différents. Certains avaient migré de pays à pays, d'autres de continent à continent, certains étaient des nomades, des expatriés, des réfugiés, des immigrés... Les voix que l'on entend dans le spectacle sont leurs voix.

Vos mots sont également présents à travers des fragments de votre histoire que vous racontez sur scène. Cet engagement de la parole en même temps que celle du corps, s'est-il imposé d'emblée dans votre réflexion ?

À cause du sujet, j'étais convaincue du besoin de paroles pour ce spectacle. La danse contemporaine peut être perçue comme très abstraite. Pour mon précédent solo, *Portraits in red*, je n'avais pas besoin de mots. Même si les gens ne comprennent pas forcément tout ce que je veux exprimer, ils sentent des choses. Ils sortent avec des sensations, des émotions. Avec *An Immigrant's Story*, je voulais ancrer le message. Et pour cela, il me fallait passer par les mots. Pour que les gens le reçoivent mentalement. Et puis, je voulais aussi que l'on comprenne enfin qui je suis. Beaucoup de gens de mon milieu professionnel ne me comprennent pas parce que je fais trop de choses. Je danse, je chante, je joue... Mon cœur, c'est la danse contemporaine. Mais comme j'ai commencé à travailler en France pour des comédies musicales, mon profil était atypique pour les compagnies de danse contemporaine. Au début, j'ai senti du rejet.

On en revient toujours à la question de l'acceptation de l'Autre ... Elle est au cœur de votre spectacle dont le dispositif instaure une forme d'échange avec le public ...

Dans cet échange, je cherche à amener le public à réfléchir sur sa façon de percevoir l'Autre, le migrant. Quel est son rapport à l'immigration ? C'était très important pour moi de provoquer des questionnements. Tous mes spectacles sont engagés. Je sens profondément que je n'ai pas le privilège de faire de la danse pour la danse. Mes peuples, mon continent ont besoin de voix qui expriment nos besoins, nos expériences. Je ne veux pas être dans



©Pierre_PLANCHENAULT

la colère car elle fait peur aux gens. Je cherche à exprimer des choses en proposant plusieurs portes d'entrée aux spectateurs. Le corps est essentiel mais là, la parole est importante, notamment pour les publics qui ne sont pas habitués à la danse contemporaine. Je voulais que tout le monde reçoive le message. Comment retrouver la paix en toi et être bien dans ta peau où que tu sois. Techniquement c'est un solo mais c'est le fruit d'un travail collectif. Sur scène il y a des gens avec moi, mes ancêtres, ceux qui ont témoigné ...

L'humour est très présent dans votre spectacle. Tant dans vos mots que dans la danse qui devient parfois pantomime. Votre visage sur scène est très expressif comme ceux des acteurs du cinéma muet. Cette dimension « clownesque » est l'une de ces portes d'entrée ?

Il est important d'engager tout le corps, d'exprimer les choses par le visage et par le corps lui-même. L'humour ouvre des espaces qui permettent de faire passer beaucoup de choses. J'aime pratiquer un humour qui suscite le rire du public mais qui, en même temps, l'interroge. Un humour qui déclenche un « ahah » et qui se suspend en « ohoh » ... L'écriture toute en ironie de Laetitia Ajanohun, auteure du spectacle, convient parfaitement à mon propos.



©Pierre_PLANCHENAULT

Le fait d'avoir vécu sur trois continents, qu'est-ce que cela a forgé dans votre approche du territoire ? Il y en a un où vous vous sentez plus chez vous ?

La question du « chez-soi » a toujours été présente dans ma création. Récemment, j'ai entendu un témoignage autour de cette question : « où est chez toi ? ». La personne a répondu : « chez moi c'est où je suis ici et maintenant ». J'ai trouvé ça intéressant. Le lieu où je me sens libre et qui me touche profondément, c'est le Kenya, « it's my soul space ». Et puis les Etats-Unis où je me suis sentie immigrée au début et qui sont devenus chez moi grâce à ma mère. Enfin, la France où je me sens à l'aise. J'aime bien ma vie en France mais émotionnellement, est-ce que c'est profondément chez moi ? Paris, où je vis et où j'ai créé des liens, c'est une façon d'être chez moi. Mais quand je serai vieille, où je serai ? Pour « my last days », j'ai le sentiment que ce sera le Kenya.

Vous mettez en question la notion de « chez-soi » dans tous les sens du

terme, matériel, émotionnel, culturel, linguistique. Est-ce par volonté de questionner la migration du point de vue de l'intime ?

Oui et c'est une façon pour moi de dire là où je suis – donc à la France où je vis aujourd'hui : Je suis là. Je n'ai pas besoin d'être toujours l'Autre ! Et il ne s'agit pas seulement de moi. Nous tous, qui venons d'ailleurs, nous sommes là. Nous avons des voix, nous avons des besoins. Nous devons être intégrés. Nous contribuons à la société économiquement, culturellement, émotionnellement, donc laissez-nous l'espace d'exister !

L'artiste en mouvement qui vient d'ailleurs, n'est-il pas plus privilégié que les autres, même s'il rencontre des difficultés ?

D'une certaine façon oui. Notre métier est un métier qui déplace les gens. Si on veut construire une carrière riche de rencontres et de collaborations, on doit se déplacer. C'est ce qui fait notre force. Nous pouvons nous adapter facilement. Nous sommes constamment en migration. Ça nous ouvre à d'autres cultures, à d'autres perspectives qui nous aident à mieux comprendre le monde. A avoir plus de tolérance, de compréhension et de compassion pour d'autres personnes.

Le fait d'avoir une double culture, d'avoir grandi sur deux continents grâce à mes parents et maintenant de vivre sur un troisième continent, grâce à ma carrière, m'a ouvert des perspectives, une extension du cerveau qui est délicieuse.

Dans *An Immigrant's Story*, vous allez loin quand vous évoquez une réflexion d'une afro américaine qui dit que s'il n'y avait pas eu l'esclavage, elle aurait été comme cette pauvre femme africaine qui vient du bled et ne sait rien ... Vous avez vraiment entendu ce genre de propos ?



©Pierre_PLANCHENAUULT

Tout ce que je dis dans le spectacle est vrai. Quand ma sœur est arrivée à l'école aux Etats-Unis, on lui a demandé si c'était la première fois qu'elle portait des chaussures. A moi, on m'a demandé si c'était la première fois que je voyais des bâtiments ... Les choses ont heureusement beaucoup changé mais quand j'étais adolescente, l'image que beaucoup d'afro-américains avaient de l'Afrique était très négative. Pour eux, nous étions sales, pauvres, sans civilisation et englués dans la corruption. Quand je suis arrivée aux Etats-Unis, je me suis sentie racialisée, j'ai demandé à ma mère : « c'est quoi ce truc de Black ? Elle m'a répondu : « Welcome to the United States of America » !

Cette réflexion traduit la complexité de la relation des africains-américains à l'Afrique et vice-versa...

Il y a des malentendus entre les africains et les africains-américains. Quand ma mère est arrivée au Kenya, les gens pensaient qu'elle se croyait supérieure parce qu'elle était américaine. Et quand je suis arrivée aux Etats-Unis, j'ai eu du mal à trouver ma place, notamment au sein de la communauté afro-américaine. Soit j'étais la pauvre africaine, soit on me disait que j'avais un complexe de supériorité parce que je connaissais mes racines... Je connais mes racines mais je ne connais pas les racines de ma mère ! Finalement, l'accueil chaleureux est plus venu des blancs au début. Et du coup, certains afro américains ont pensé que j'étais vendue aux blancs ! Peu à peu, j'ai fini par m'intégrer dans la communauté afro-américaine mais surtout à l'université.

La danse, ça a été une manière d'ouvrir un autre espace en vous ?

Ma danse, c'est aussi une façon de vivre la migration dans mon corps. J'ai commencé très jeune au Kenya. Je faisais de la danse classique. Je n'ai pas appris un seul pas de danse traditionnelle au Kenya. Mes premiers pas de danse traditionnelle d'Afrique je les ai appris dans le Michigan avec un danseur congolais. Par la suite, j'ai appris le sabar à New York. Rythmiquement, j'ai eu beaucoup de mal au début. En tant que danseuse, j'étais confrontée à un conflit interne autour de la valeur de ma danse qui vient de mon continent, de l'Afrique. J'avais envie d'embrasser les danses de chez moi. A l'époque dans le milieu de la danse où j'évoluais, les danses venues d'Afrique n'étaient pas considérées. J'ai dû faire un grand nettoyage mental pour être à l'aise dans les mouvements. Là encore, je me sentais étrangère. Pour moi, la scène est devenue sacrée. C'est là que mon corps est pleinement.

Vous avez travaillé avec Robyn Orlin, chorégraphe sud-africaine présente en tant qu'experte artistique dans votre dernière création. Au-delà de son « statut » d'icône de la danse contemporaine, en quoi ce regard nourrit-il particulièrement votre travail ?

J'avais déjà travaillé avec Robyn Orlin en 2017 sur mon solo, *Portraits in red*. J'apprécie beaucoup son esthétique. Elle sait comment déconstruire les choses dans une approche sensible du sujet à explorer. Elle sait donner les clés pour permettre au public de rentrer dans un sujet difficile. Elle me pousse à sortir de ma zone de confort. Robyn adore donner des contraintes sur le processus créatif. Et c'est là que les choses deviennent intéressantes. Donc j'essaie de créer des contraintes pour moi-même autant dans la danse que dans la façon de construire un spectacle.

La contrainte va jusqu'aux costumes dans *An Immigrant's Story* où ils se transforment dans la danse sans que n'ayez à sortir de scène, ni même à vous arrêter de danser...

Les costumes ont été créés par la costumière, Birgit Neppl, qui travaille beaucoup avec Robyn Orlin et avec laquelle j'avais déjà travaillé sur un précédent spectacle. Birgit a très vite senti qu'il fallait que je porte plusieurs couches de vêtements pour cette création. La première couche [*une veste en wax avec des manches gigot*] renvoie au stéréotype vestimentaire que l'on peut avoir de l'Afrique. Au fur et à mesure du spectacle, je me dépouille des couches de vêtements pour finir avec un costume « d'aujourd'hui », sans connotation particulière. La contrainte pour moi était d'enlever les couches en dansant. J'y suis parvenue seulement une semaine avant la création du spectacle à Bordeaux.



©Pierre_PLANCHENAULT

Vous avez animé des workshops en Afrique notamment au Mozambique et au Rwanda. Avez-vous d'autres projets sur le continent ?

J'aimerais être plus présente en Afrique où j'adore donner des ateliers. J'espère notamment pouvoir travailler au Kenya. Le problème c'est que les projets ont du mal à s'inscrire dans la durée. On organise des festivals et après que se passe-t-il ? Il ne se passe plus rien pour les danseurs locaux ! Au Kenya, les danseurs sont bien formés mais ils n'ont pas l'occasion de travailler professionnellement sur le long terme. Il faudrait aussi qu'il y ait plus de femmes engagées dans la danse en Afrique. Même s'il y a quelques grandes figures féminines, le milieu est dominé par les hommes. C'est le contraire de l'Europe et des Etats-Unis. Sur notre continent, il y a encore trop de stéréotypes concernant les projections sociales vis-à-vis des femmes et sur leur rôle dans la société. Hormis pour les danseuses classiques, les préjugés sur les danseuses sont encore tenaces. Cet engagement des femmes dans la danse en Afrique est une question qui me tient beaucoup à cœur.

Propos recueillis par Virginie Andriamirado

*Wanjiru Kamuyu a entres autres travaillé avec Jérôme Savary, Hassane Kassi Kouyaté, Irène Tassembédo, Nathalie Pubellier, Bartabas, Bill T. Jones, Jawolle Willa Jo Zollar, Bintou Dembélé ou encore Robyn Orlin.

An Immigrant's Story – le film, diffusion tout le long de la journée du 12 décembre 2020 sur le site : www.histoire-immigration.fr

DÉCOUVERTE

Wanjiru Kamuyu, danseuse engagée

CHÂTEAU-THIERRY Wanjiru Kamuyu a préparé son spectacle lors de sa résidence à l'Échangeur.

Jeudi dernier en début de soirée, une cinquantaine de spectateurs castels ont pu assister et apprécier le nouveau spectacle de Wanjiru Kamuyu, danseuse et chorégraphe en sortie de résidence à l'Échangeur. Sa pièce, intitulée *An Immigrant's Story*, explore le trajet complexe de « l'étranger, de l'immigrant, de l'autre », dans le contexte de la société française et sur le continent européen. Elle exprime au travers de son art qu'est la danse son propre parcours, son ressenti, sa notion d'espace et de domicile qu'elle oppose aux histoires d'autres personnes étrangères.

"Le débat sur l'immigration m'a amenée à me questionner sur mon propre parcours, moi qui ai vécu sur trois continents"

Wanjiru Kamuyu

Née à Nairobi (Kenya), Wanjiru Kamuyu a toujours été attirée par la danse. Sa mère qui l'encourage dans cette voie (au grand regret de son père), l'inscrit à des cours de danse classique dès l'âge de 8 ans et de suite elle s'épanouit pleinement dans cette discipline.

À l'âge de 16 ans, elle migre avec sa famille vers les États-Unis où elle poursuit ses études à New York tout en suivant avec assiduité ses cours de danse. Elle est ti-



Wanjiru Kamuyu, une danseuse chorégraphe engagée.

tulaire d'un Master of Fine Arts de l'université de Temple (Philadelphie), l'équivalent du doctorat en France.

Au cours de sa carrière, elle a travaillé avec des chorégraphes contemporains de renom tel que Bill T. Jones, Irène Tassemedo, Robyn Orlin, Emmanuel Eggermont, Nathalie Pubellier, Bartabas...

Elle a également collaboré avec Jérôme Savary, pour *À la poursuite de Joséphine*, et Julie Taymor, *Le Roi Lion*.

65 ARTISTES D'EUROPE DE L'EST

Sur le sujet de sa pièce, Wanjiru Kamuyu explique : « *Le débat sur l'immigration m'a amenée à me questionner sur mon propre parcours, moi qui ai vécu sur trois continents. Cela m'a conduit à dif-*

férencier les notions d'immigrants privilégiés et défavorisés. J'ai également eu l'opportunité de travailler avec 65 artistes d'Europe de l'Est ainsi que 11 réfugiés du Proche-Orient et d'Afrique. Leurs récits m'ont beaucoup marquée. » Au travers de son spectacle mêlant lumière, danse, chants, lectures de textes et musique l'artiste exprime son ressenti, ses interrogations, ses inquiétudes. C'est également un questionnement sur d'éventuelles stigmatisations, oppressions vis-à-vis de l'étranger dans le territoire de son nouveau domicile.

La pièce *An Immigrants' Story* sera créée dès ce vendredi 16 octobre à La Manufacture CDCN de Bordeaux, avant d'être jouée sur plusieurs autres grandes scènes.

De notre correspondant **NÉGIS CATTIEN**



AU COIN DU ZINC

Wanjiru Kamuyu

De la parole aux gestes. La danseuse et chorégraphe née au Kenya présente son nouveau spectacle, *An Immigrant's Story*, à travers lequel elle convoque les récits de réfugiés et de déplacés.

Vous souvenez-vous de vos premiers pas en France ?

En 2007, j'ai passé une audition à New York pour *À la recherche de Joséphine Baker*, de Jérôme Savary. À cette époque, il était directeur de l'Opéra-Comique, à Paris. J'avais signé pour six mois. Depuis, je vis entre Paris, New York et Nairobi.

Quand avez-vous débuté la danse ?

À 8 ans. C'est ma mère qui m'y a inscrite. Mon père a demandé si ça allait durer longtemps. Ma mère a répondu : "Peut-être le reste de sa vie..." C'est étonnant, non ? À la fin de l'adolescence, j'ai quitté le Kenya pour les États-Unis, ma mère ayant la double nationalité. J'y ai découvert Bill T. Jones, Jawole Willa Jo Zollar, Alvin Ailey... des répertoires très riches. Aujourd'hui, je mêle danse contemporaine, danses de la diaspora africaine, le Butô, une danse japonaise, et la danse classique, que j'ai toujours en moi.

Comment est né *An Immigrant's Story*, le spectacle que vous avez dévoilé en octobre à Bordeaux ?

J'ai eu l'opportunité de travailler en 2017 sur un projet associant 65 jeunes d'Europe de l'Est et 11 réfugiés du Soudan, de Lybie, d'Afghanistan... Je ne m'étais jamais retrouvée assise en face de quelqu'un qui avait risqué sa vie en mer pour une vie meilleure. Une histoire m'a marquée : celle d'un homme qui a fui le Soudan. Arrêté en Lybie, il a été torturé en prison et a échappé deux fois par miracle aux tirs de ses geôliers. Ça m'a renvoyée à ma propre histoire. Je me sentais privilégiée. Je suis arrivée en France avec un visa payé par l'Opéra-Comique, j'habitais un joli appartement près du théâtre...



« Je ne m'étais jamais retrouvée assise en face de quelqu'un qui avait risqué sa vie en mer pour une vie meilleure. Ça m'a renvoyée à ma propre histoire. Je me sentais privilégiée. »

Sur scène, vous dansez en même temps que vous chantez et jouez...

Je danse en solo, mais je ne suis pas seule. J'ai convoqué dix-neuf récits. Je pense faire une rotation lors des représentations pour donner sa place à chaque témoignage. Certains, collectés lors du confinement, proviennent de personnes qui ont dû quitter leur pays ou leur ville natale. Dans les deux cas, on est confronté aux mêmes enjeux : recréer un chez-soi, se refaire des amis, soutenir le regard de l'autre.

Avez-vous souffert de ce « regard » ?

Aux États-Unis, oui. Là-bas, j'étais une « Noire ». Je ne connaissais pas cette notion. Pour moi, « noir », c'est la couleur du ciel, la nuit. Au Kenya, nous avons un seul mot pour désigner quelqu'un à la peau blanche ou un étranger, c'est « *mzungu* ». Je suis une *mzungu* quand je retourne au Kenya, que j'ai quitté depuis plusieurs années.

Et en France ?

Ce qui m'a marquée, c'est l'« exotification » du corps, des vêtements, de la nourriture venus d'ailleurs. Plein de stéréotypes et de fantasmes sont véhiculés autour de la race et du genre. À mon arrivée, Jérôme Savary me disait que la France n'était pas raciste. Mais à la banque ou au journal télé, je ne voyais personne comme moi. Ça a un peu changé. Mais il ne faut pas parler trop fort, apprendre à poser des questions plutôt que donner son avis.

Propos recueillis par JEAN-PHILIPPE JOSEPH

Repères

Installée à Paris depuis 2007, Wanjiru Kamuyu a joué dans plusieurs comédies musicales. Elle a travaillé avec des chorégraphes de danse contemporaine comme Bill T. Jones et Robin Orlyn, mais également sur des projets de Bartabas et Jean-Paul Goude. Elle mène en parallèle une activité dans le domaine de la pédagogie en Europe, aux États-Unis et en Afrique. En 2009, elle a fondé sa propre compagnie, WKcollective. ■

De plus en plus, les pays riches s'arc-boutent sur leurs frontières et entretiennent la peur du migrant...

Je ne comprends pas ce rejet, cette absence de compassion. Il y a des camps de réfugiés au Kenya. Ce n'est pas le

paradis, mais ce n'est pas Calais ou l'île de Lesbos. Les choses sont bien organisées, avec de vraies maisons, des hôpitaux, des écoles, des commerces. C'est comme une ville. Sauf que les possibilités de se déplacer sont limitées.

EN SAVOIR +

An Immigrant's Story. Le 05/11, à Pont-Sainte-Maxence (60) ; le 24/11, à Saint-Ouen (93) ; du 04 au 06/12, à Paris... Rens. : caminaktion.eu

Portrait



**“Je veux
stimuler le public,
pas le brusquer”**

L'ÉTONNANTE VOYAGEUSE

La chorégraphe et interprète
WANJIRU KAMUYU
mêle histoire personnelle et
récits de migrants dans
An Immigrant's Story, un solo
sur mesure.

WANJIRU KAMUYU AJRA PASSÉ UNE PARTIE DE l'été À VOYAGER, de Lyon à Aubervilliers en passant par Vincennes, pour les besoins d'*An Immigrant's Story*, solo créé au FAB. Une première pour cette artiste plus habituée à une économie – artistique – de survie. Wanjiru Kamuyu semble encore surprise de se retrouver embarquée dans une telle aventure : “Mon premier spectacle subventionné avec autant de partenaires.” Jusqu’ici, ses créations étaient autoproduites, comme *Spirale*, son premier solo en terres américaines avec une jolie tournée sur la Côte Ouest à la clé.

C’est souvent comme interprète que l’on évoque cette danseuse née au Kenya. Elle a croisé la route de Bill T. Jones

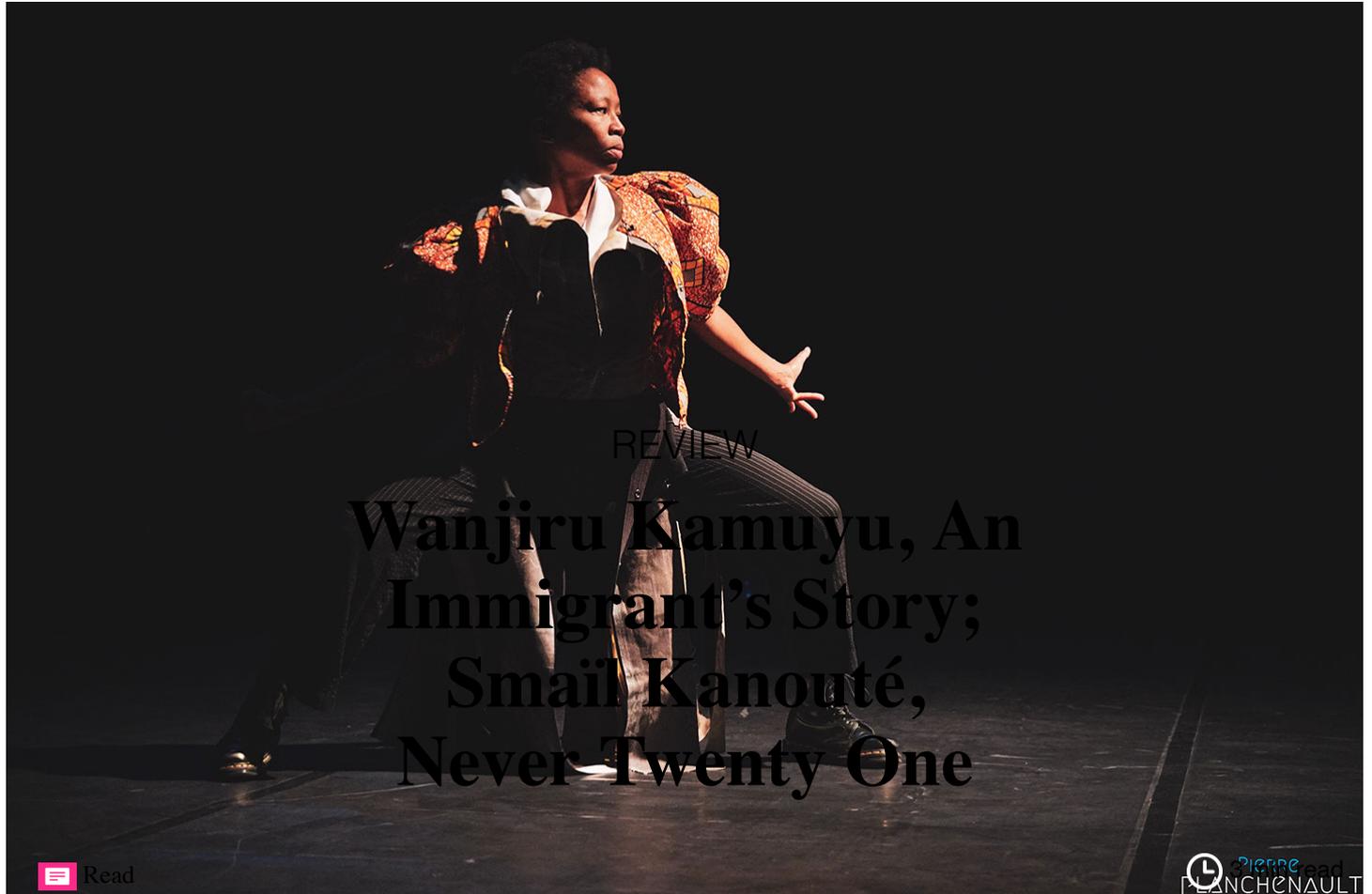
ou Irène Tassembédo. Et même, brièvement, de Bartabas. “Danser pour les autres, cela reste important dans mon voyage intérieur. Après, j’ai pris pas à certains. Je regarde tout autour de moi dans ces ca-là, par exemple lors d’une reprise. Je veux comprendre comment fonctionne une compagnie. Cela me nourrit.”

Titulaire d’un Master of Fine Arts (université de Temple, Philadelphie), elle élargit encore ses horizons. Une opportunité aux États-Unis la pousse à chorégrapier à son tour. “J’ai mes propres histoires à raconter, bien qu’il y ait des croisements avec ce que j’ai dansé ailleurs.” Wanjiru Kamuyu a donc beaucoup voyagé sur trois continents. Elle est riche de ces expériences, se sent “privilégiée avec (son) passeport américain. Le paradoxe, c’est qu’en temps de pandémie, ce sésame ne nous ouvre plus les portes.”

À l’occasion d’un atelier en 2017 avec des migrant·es venu·es en partie de l’est de l’Europe ou du Moyen-Orient, elle croise d’autres parcours. Le metteur en scène du projet collectait des récits, elle va en reprendre en partie l’idée, l’enrichir à sa façon tout en y mêlant des expériences plus personnelles. “Il s’agit de repenser le terme même d’immigrant, se confronter à des systèmes de hiérarchie et de privilèges.” Wanjiru Kamuyu pointe du doigt le danger “d’une histoire unique, comme le font les politiques dès lors qu’il s’agit de migrations”. Elle cite le beau texte de Chimamanda Ngozi Adichie, *The Danger of a Single Story* (discours TED de 2009 – nlr). “Je veux stimuler le public, pas le brusquer.”

Stoppée net dans sa course à la préparation d'*An Immigrant's Story*, la créatrice a vu le confinement comme le symbole d’un mur à la Trump, “avec des frontières qui se referment, des yeux qui ne doivent plus bouger”. Elle-même s’est trouvée démunie en reprenant le chemin des studios. “C’est le moment de revenir vers toi”, lui a lancé Robyn Orlin, la chorégraphe sud-africaine, regard extérieur bienveillant. Il est important pour Wanjiru Kamuyu d’apposer sa propre signature, de creuser son esthétique aussi. “Il y aura des battements d’inmotion : dans mon solo, des nuances, parce que, dans ces récits de migrants, d’étrangers, on retrouve cela ; je ne suis plus seule en scène, il y a autour de moi une vraie équipe pour les lumières, la dramaturgie. C’est nouveau.” Robyn Orlin lui a aussi dit : “Certains vont aimer, d’autres non.” Jean Guadin, son coach, a renchéri : “Sois toi-même !” Wanjiru Kamuyu est encore loia, déjà ailleurs. Son voyage chorégraphique ne fait que commencer. **Philippe Noisette**

AN IMMIGRANT'S STORY chorégraphie et interprétation Wanjiru Kamuyu. Le 16 octobre à 19h30, La Manufacture COCN, Bordeaux



Wanjiru Kamuyu, An Immigrant's Story. Photo © Pierre Planchénault



[Charles A. Catherine \(https://springbackmagazine.com/author/charlescatherine/\)](https://springbackmagazine.com/author/charlescatherine/)

22 December 2020

Edgy performances at the edge of Paris that take us beyond our own horizons

'I am not an Athenian or a Greek, but a citizen of the world.' In a globalised world, there are two ways to practise Socrates' idea of the sense of belonging: encountering many communities, or combining them. In a double programme for a Covid-compatible restricted audience, *L'Espace 1789* (<https://www.espace-1789.com/>), theatre of Saint-Ouen, a struggling suburb of Paris, has – unusually for French stages – successfully united these approaches.

First, [Wanjiru Kamuyu](https://wkcollective.com/company/sample-page) (<https://wkcollective.com/company/sample-page>) presented *An Immigrant's Story* (<https://caminaktion.eu/en/immigrants/>), a colourful dance-and-text solo, true call for tolerance and fraternity based on the common discourses and attitudes she met while resident in Nairobi, New York and Paris, about migration, feeling home, racism, domination, difference or coexistence. Then [Smaïl Kanouté](http://www.smailkanoute.com/) (<http://www.smailkanoute.com/>) presented *Never Twenty One* (<https://caminaktion.eu/en/never21/>), a shadow-and-light male dance trio, true call for peace and responsibility through the denunciation of gun violence and its young victims in New York, Rio de Janeiro and Soweto. Both use recorded stories, narrative costumes, mixed dance, sophisticated lights. Here ends the comparison.

Kamuyu develops a very sensitive approach, alternating text bearing the political meaning spoken face to face with the audience, and inspired dance bearing the poetical load, going gradually from the feet in the ground to the head in the air. The autobiographical traces dissolve in the half-laughable, half-despicable wider experience of difference and racism that she presents in all its crudity. Alone on a stage bordered with a row of upside down chairs, she escapes from the ugliness of situations by always looking at the bright side, reinventing herself through movement, music, stories and clothes. Tearing her colourful wax doublet, she reveals a long sleeveless split coat she later turns inside out, before covering her hair with her shirt. More than a patchwork identity, Wanjiru Kamuyu embodies fusions of cultures through metamorphosis, ending in a joyful ritual dance that carries the promise of better days to come.



Smaïl Kanouté: *Never Twenty One*. Photo © Mark Marlborough

Kanouté made a very contrasting journey. From his short experiences in the Bronx or in Rio, he found creative youths all dealing with wrath and hope, real and symbolic violence, finding freedom in music and dance. Never twenty one begins with a short movie showing the slums of New York, like a peaceful morning after a night of battle. Though Kanouté never brings the weapons to light, their menacing shadow covers the stage so that, the three dancers appear and disappear like powerful ghosts, as do the white inscriptions, in English and Portuguese, borne by the black skin of their chests. The energy never stops, Kanouté and his two dancers deliver a fluid and dazzling hip-hop mixed with african dance, war postures, capoeira, sweat being the only redemptive water they seem to want. Slowly, he drives us to remember the lost ones by looking at the dark yet beautiful consequences of violence on young and innocent bodies, never forgetting in his complaint that 'Smail' sounds like 'smile'.

Echoing in our minds the #BlackLivesMatter struggle, both shows broaden our horizons. Their strong and neat impact comes out of the clarity they were made with. The precision of construction, the richness of their staging, the truth of their messages and, in a way, the tragedy they choose to talk about: everything contributed to make the audience feel part of the story, and not only as a monster. Dance absolutely took its place as narrator of heritage, and of the present.

[□ \(http://www.facebook.com/sharer.php?u=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/&t=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story:%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One%20https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/\)](http://www.facebook.com/sharer.php?u=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/&t=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story:%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One%20https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/)

[□ \(http://twitter.com/home/?status=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story:%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One%20https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/\)](http://twitter.com/home/?status=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story:%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20One%20https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/)

[□ \(http://pinterest.com/pin/create/button/?url=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/&media=https://springbackmagazine.com/wp-content/uploads/2020/12/fab_%C2%A9_Pierre_PLANCHENault-04615_web.jpg\)](http://pinterest.com/pin/create/button/?url=https://springbackmagazine.com/read/wanjiru-kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/&media=https://springbackmagazine.com/wp-content/uploads/2020/12/fab_%C2%A9_Pierre_PLANCHENault-04615_web.jpg)

[□ \(http://www.linkedin.com/shareArticle?mini=true&title=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story:%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20Kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/\)](http://www.linkedin.com/shareArticle?mini=true&title=Wanjiru%20Kamuyu,%20An%20Immigrant%E2%80%99s%20Story:%20Sma%C3%AFI%20Kanout%C3%A9,%20Never%20Twenty%20Kamuyu-smail-kanoute-espace-1789/)

The bottom line: two stories cross the global and the local to broaden our own horizons



27 November 2020, Espace 1789, St-Ouen, Paris

An Immigrant's Story

Choreographer & performer: Wanjiru Kamuyu / Dramaturge & producer: Dirk Korell / Writer: Laetitia Ajanohun / Original music composition: LACRYMOBOY / Costume: Birgit Neppi / Lighting: Cyril Mulon / Executive production: camin aktion / Co-production: Espace 1789 de Saint-Ouen, scène conventionnée de Saint-Ouen, La Manufacture CDCN Nouvelle-Aquitaine Bordeaux • La Rochelle, L'échangeur – CDCN Hauts-de-France, Musée National de l'Histoire de l'Immigration, Théâtre de la Ville – Paris

Never Twenty-One

Choreography: Smail Kanouté / Performers: Aston Bonaparte, Jérôme Fidelin aka Goku, Smail Kanouté / Outside eye: Moustapha Ziane / Sound and light design: Paul Lajus / Set design: Olivier Bricchet / Body painting: Lorella Disez / Costume design: Rachel Boa, Ornella Maris / Production: Company Vivons ! / Co-production: Les Ateliers Médicis – Clichy sous Bois, Espace 1789 – Saint-Ouen, CENTQUATRE – PARIS, Les Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine Saint Denis, Théâtre de la Ville – Danse Élargie 2020